

L'HOMME**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

160 | octobre-décembre 2001**Droit, coutume, mémoire**

Paolo Palmeri, *Retour dans un village diola de Casamance. Chronique d'une recherche anthropologique au Sénégal*

Trad. de l'italien par Janick Gazio. Prés. de Bernardo Bernardi, Paris, L'Harmattan, 1995, 397 p., bibl., ill., tabl., ph. (« Connaissance des hommes »)

Odile Journet-Diallo

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/7905>

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 267-269

ISBN : 2-7132-1391-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Odile Journet-Diallo, « Paolo Palmeri, *Retour dans un village diola de Casamance. Chronique d'une recherche anthropologique au Sénégal* », *L'Homme* [En ligne], 160 | octobre-décembre 2001, mis en ligne le 31 mai 2007, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/7905>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

Paolo Palmeri, *Retour dans un village diola de Casamance. Chronique d'une recherche anthropologique au Sénégal*

Trad. de l'italien par Janick Gazio. Prés. de Bernardo Bernardi, Paris, L'Harmattan, 1995, 397 p., bibl., ill., tabl., ph. (« Connaissance des hommes »)

Odile Journet-Diallo

- ¹ COMME le notait Yasmine Marzouk¹, après l'heure des grandes monographies de Louis-Vincent Thomas en ethnologie (1959) ou de Paul Pélissier en géographie humaine (1966), « la bibliographie sur les Joola pêche plutôt par son abondance et par son éclatement, comme si les auteurs avaient adopté la structure de l'objet étudié ». On pourrait ajouter, à la lecture de l'ouvrage de Paolo Palmeri, qu'elle paraît parfois résolument non cumulative. Certes, les délais de parution n'arrangent rien, mais ils ne sont pas seuls en cause. L'auteur relate ici les étapes d'enquêtes de terrain menées en Basse-Casamance entre 1975 et 1989, dans le Mof Evvi, le territoire du « roi de la pluie », composé d'une dizaine de villages disséminés dans le dédale des marigots de la rive sud du fleuve, à l'ouest de Ziguinchor. Son objectif initial était d'étudier « les différents aspects de la modernisation, de la situation la plus traditionnelle aux quartiers bidonvilles de Ziguinchor » (p. 34). Il arrive ainsi à Elubalir, petit village de mangrove que les difficultés d'accès semblent constituer en témoin idéal de la vie traditionnelle joola. Il élargira ensuite son enquête à d'autres villages du Mof, notamment Esil.
- ² Au dire même de l'auteur, « *Retour dans un village diola* [...] se présente comme une histoire racontée où l'anthropologue est toujours présent et met à nu les problèmes qu'il doit affronter : les difficultés du premier contact, les méfiances et la réticence des gens, le lent et graduel affinement de ses hypothèses de travail, mais surtout ses difficultés à mettre de côté ses schémas mentaux pour en accueillir d'autres plus propres à interpréter la société dans laquelle il est plongé » (Préface, p. 10). De ce point de vue, l'ouvrage est particulièrement éloquent : jusqu'aux chapitres finaux, Paolo Palmeri rappelle

longuement à quel point « l'important était de comprendre [...] quelle était la raison cachée qui faisait que ces us et coutumes avaient un sens » (p. 257), « que les faits sociaux ne pouvaient être séparés de leur contexte » (p. 258), qu'il fallait prendre en considération « non pas les éléments sociaux de façon isolée, mais tous les aspects inhérents à chaque fait social », etc. (p. 277), au risque de donner une indigestion de ces postulats basiques de l'anthropologie.

- 3 Dans la perspective « histoire racontée », plus attachantes sont les pages où l'auteur narre la solitude de l'ethnologue condamné à jouer avec les gamins ou à se mortifier devant machine à écrire et hypothèses, à cette époque où, comme le lui rappelleront plus tard les femmes du village, « il était incapable de parler, embarrassé et incertain comme un enfant » (p. 19). Dans la même veine, on retiendra les savoureux portraits de ses différents informateurs, la description de l'ambiance surchauffée des funérailles d'un vieux responsable de culte, ou encore le récit épique de l'évacuation, à Ziguinchor, d'une femme mordue par un serpent et de la quête désespérée d'un sérum.
- 4 Qu'en est-il de l'ethnographie du Mof Evvì ? En un premier temps, s'appuyant sur une vaste enquête quantitative menée avec un groupe d'étudiants de l'école d'architecture de Dakar dans la majorité des villages du Mof, Paolo Palmeri livre des données précieuses sur la composition de la population, sa répartition entre les différents types d'habitats – dont les fameux *gasurumal*, immenses cases à impluvium qui témoignent du génie architectural joola –, le taux d'émigration, l'origine des épouses, le taux de divorce, etc. Il établit des budgets familiaux en intégrant les dépenses et ponctions occasionnées par l'activité rituelle – ce qui permet de mettre en évidence l'importance (20 à 40 % des sorties) accordée à celle-ci. Il dresse la liste des différents lignages. Il recueille plusieurs versions orales de l'histoire du peuplement du Mof Evvì à partir de l'émigration des habitants de Burofaye, village situé plus à l'est, et évoque à cette occasion les divers modes d'appropriation du territoire.
- 5 Mais au moment d'articuler ces informations et de leur donner sens, l'auteur, ayant pris le parti d'exposer ses matériaux en suivant la chronologie de ses enquêtes et de ses désarroi intellectuels, les dilue soit dans les analyses de ses prédécesseurs – pourquoi, à ce propos, reprendre en croquis les photos originales de Pélissier, publiées en 1966, sans en mentionner la source ? –, soit dans des considérations idiosyncrasiques qui finissent par devenir lassantes. Cette logique d'exposition conduit à l'éclatement des éléments relatifs à un même objet : ainsi en est-il des questions de parenté traitées en de multiples sous-parties avant d'arriver au chapitre XVIII, « Rapports de parenté et système social », dans lequel auraient dû s'éclaircir les notions de « famille étendue » ou de « famille groupée en unité de voisinage ». Les Joola du Mof n'ont qu'un seul mot, *fiil*, pour désigner des unités que l'ethnologue s'efforce de classer en termes de clan, de lignage et de segment de lignage. Mais *fiil* veut dire aussi « sein maternel ». Un autre mot, *yang*, désigne la maison, « la grande famille », dit Paolo Palmeri, mais on peut faire l'hypothèse que celle-ci correspond, comme dans d'autres groupes joola, à une unité élémentaire de co-résidence qui n'est pas forcément congruente avec une unité de filiation.
- 6 Lors de ses discussions avec ses informateurs, l'auteur pointe les tensions qui traversent l'organisation sociale entre patri- et matrilinearité, entre filiation et résidence, mais il ne semble pas en tenir compte. D'autres avant lui, notamment Francis Snyder², les avaient fort bien étudiées. Plus loin, il s'obstine à appliquer, à propos du système religieux et de l'organisation des fétiches, le paradigme d'une « structure pyramidale parentale » dont il a pu pourtant vérifier le manque de pertinence. Quant aux modalités de l'échange

matrimonial, bien des discussions préalables eussent été clarifiées s'il avait exposé plus tôt les données relatives au droit foncier des rizières et à la façon dont il s'articule avec les modalités de l'échange matrimonial. Les Joola distinguent en effet rizières transmises aux hommes par voie patrilinéaire, rizières « de la mère », confiées pour deux générations à une fille du lignage lorsqu'elle se marie, enfin rizières du *gamoen*, exigibles par les donneurs de femmes quelques années après la mort des enfants que celles-ci auront mis au monde. Si le *gamoen* est très rarement réclamé, c'est que la réalisation d'une telle créance mettrait en jeu un circuit qui ébranlerait, en tant qu'aire endogamique, tout le Mof Evvi. Mais sur ces questions comme sur d'autres, Paolo Palmeri, délaissant tous les matériaux de terrain originaux qu'on aurait pu attendre, se réfugie immédiatement derrière les analyses des chercheurs qui l'ont précédé depuis quatre décennies (Louis-Vincent Thomas, Paul Pélissier, Francis Snyder, Olga F. Linarès, etc.).

- 7 Curieusement, dès lors qu'il s'agit d'explorer la « logique d'ensemble » des Joola, c'est-à-dire leur vision du monde, voire, en ce qui concerne le système religieux, de révéler la « partie cachée de l'iceberg », le ton si intime de la relation des rencontres et des entretiens cède la place à des discussions extrêmement générales ou à des tentatives typologiques bien peu probantes. Tel est le cas notamment du chapitre consacré au « système des fétiches » où l'auteur, après s'être évertué à distinguer des « fétiches familiaux », claniques et lignagers, et de « nouveaux fétiches », dits *bashin*, liés au village en tant qu'unité territoriale, établit une carte où figurent en bonne place des « *bashin* claniques ». Par ailleurs, on ne peut que regretter que cet ouvrage, qui s'ouvre sur la description d'un sacrifice et se ferme sur celle de funérailles, n'accorde aucune autre attention à l'activité rituelle, si ce n'est dans quelques paragraphes ou quelques lignes dont le contenu reste très en retrait par rapport à ce qui a pu être publié dans des textes antérieurs. Paolo Palmeri, qui n'a pas manqué d'être fréquemment associé à ces rituels, disposait là d'un matériel de choix pour accéder aux représentations sociales et religieuses des Joola du Mof Evvi. Matériel de choix parce qu'en l'absence de toute forme de pouvoir centralisé, c'est dans ces moments rituels que s'expriment et se traitent les tensions, se réaffirment les principes villageois ; mais aussi matériel incontournable, tant la division des compétences rituelles, la défiance qui règne de manière structurelle chez les Joola entre responsables de culte ou d'associations, les rivalités incessantes entre segments de lignage, quartiers, et surtout entre parents agnatiques, limitent singulièrement la portée d'informations recueillies auprès de quelques informateurs privilégiés.
- 8 Faute de s'appuyer sur l'exploitation systématique des matériaux originaux dont dispose certainement Paolo Palmeri, son livre, aussi bien intentionné soit-il, ne contribuera guère à alimenter les recherches comparatives qu'appellent la fragmentation et les particularismes des sociétés joola, non plus que leurs affinités avec d'autres sociétés de riziculteurs de mangrove dans la région des « Rivières du Sud ».

NOTES

1. Cf. Yasmine Marzouk, « Du côté de la Casamance : pouvoirs, espaces et religions », *Cahiers d'études africaines*, 1993, XXXIII (3), 131 : 485.
 2. Francis Snyder, *L'Évolution du droit foncier diola de Basse-Casamance (République du Sénégal)*. Thèse de doctorat, Université Paris I, 1975.
-

AUTEUR

ODILE JOURNET-DIALLO

CNRS, Systèmes de pensée en Afrique noire, Ivry-sur-Seine.